

# Le Monde

## Théâtre : *Le Firmament*, le huis clos haletant de douze femmes en colère

Publié le 8 novembre 2022



« *Le Firmament* », de Lucy Kirkwood, mis en scène par Chloé Dabert, au Centquatre, à Paris, le 27 septembre 2022. VICTOR TONELLI

Quoi de neuf sous le ciel étoilé du théâtre ? Lucy Kirkwood, une autrice britannique de 38 ans, que l'on découvre en cet automne avec deux pièces : *Les Enfants*, mis en scène par Eric Vigner, au Théâtre de l'Atelier, à Paris, et *Le Firmament*, mis en scène par Chloé Dabert, au Théâtre Gérard Philipe de Saint-Denis (Seine-Saint-Denis), spectacle qui a déjà fait un tabac quand il a été joué au CENTQUATRE, à Paris, et à la Comédie de Reims (Marne). Et il y a de quoi. Sous ce firmament brille une impressionnante constellation de talents féminins, qui offrent l'une des soirées les plus intenses et captivantes qui puissent se vivre au théâtre, ces temps-ci.

La scène se passe dans l'est de l'Angleterre, en 1759. Alors que l'on annonce le passage imminent de la comète de Halley, une petite fille est sauvagement assassinée, coupée en morceaux. Elle appartenait à la famille la plus riche de la ville, les Wax. Les deux coupables sont vite retrouvés, jugés en moins de temps qu'il ne faut pour le dire. Le premier, un homme qui semble être tombé du ciel pour semer le chaos dans la petite ville, est pendu de manière tout aussi expéditive.

Sa complice, la jeune Sally Poppy, est une fille du coin. Elle aurait été lynchée et pendue avec la même ardeur, si elle n'avait « plaidé le ventre », comme on disait alors. Autrement dit, elle prétend être enceinte - et, si elle l'est, elle échappe à la peine de mort, pour être déportée dans une lointaine colonie. Mais, à ce stade, son état ne se voit pas. Le juge local décide alors de réunir un « jury de mères de famille », au nombre de onze, qui vont devoir examiner si Sally attend ou non un enfant.

### **NON-DITS D'UNE SOCIÉTÉ**

L'action de la pièce tient tout entier dans la confrontation de ces femmes, en un huis clos haletant, qui fait ressortir l'organisation sociale du temps, ses inégalités de classe et la manière dont la condition féminine est au cœur du système patriarcal. Les onze héroïnes - douze, avec l'accusée - sont d'âge et de conditions sociales diverses, ont eu vingt enfants ou ont accumulé les fausses couches et n'auraient jamais eu l'occasion de se rencontrer hors ce cadre si particulier. Le cas de la jeune Sally va servir de révélateur à toutes les frustrations, faire sortir les non-dits d'une société où les filles, surtout si elles sont en position de domestiques, se font violer plus souvent qu'à leur tour.

### **Lucy Kirkwood écrit avec un sens de la fable et une efficacité qui montrent qu'elle a aussi bien retenu les leçons de Brecht que celles des scénaristes de séries d'aujourd'hui**

Lucy Kirkwood fait de ces femmes des personnages inoubliables, chacune dans sa singularité, à commencer par celle qui est à la tête du groupe : Elizabeth, la sage-femme de la ville, jeune veuve vivant une vie relativement libre pour l'époque et dont l'avis est évidemment décisif. L'autrice britannique écrit avec un sens de la fable et une efficacité qui montrent qu'elle a aussi bien retenu les leçons de Brecht que celles des scénaristes de séries d'aujourd'hui : les dialogues claquent, sans aucun temps mort. Sa pièce n'est jamais didactique, toujours extraordinairement vivante et incarnée, et ménage une série de rebondissements jusqu'au dénouement, que l'on ne révélera évidemment pas, en forme de coup de poing à l'estomac.

Cette superbe partition a inspiré à Chloé Dabert une mise en scène tout en maestria, qui superpose différents plans avec une aisance confondante : le passé et le présent, l'ici et maintenant du théâtre et le hors-champ offert par le cinéma, le trivial et le sacré - l'un et l'autre n'étant pas toujours où on les attend. Le décor que signe Pierre Nouvel est ainsi une épure moderniste, mais les femmes qui viennent s'y inscrire comme en un tableau issu de la peinture flamande, sont en costumes d'époque. Des costumes signés par Marie La Rocca, et qui sont parmi les plus beaux et inventifs que l'on ait vus au théâtre ces dernières années.

### **SACRÉE PLÉIADE D'ACTRICES**

Le dialogue entre théâtre et cinéma est particulièrement fécond. Les images tournées par Pierre Nouvel, qui ont un grain particulier, un flou et une douceur, prennent en charge à la fois le plus concret de l'infini labeur des femmes et la dimension la plus mystérieuse de la pièce : l'opacité du meurtre et du rapport au monde de Sally Poppy, l'insondable d'instincts ou de pulsions qui semblent guidés par des forces supérieures. C'est comme si le réalisateur floutait le réel pour lui redonner une forme de noblesse et pour rendre compte de l'irréalité dans laquelle a baigné Sally au moment du meurtre. Une irréalité à laquelle, peut-être, aspirent toutes ces femmes, face à leur quotidien de bêtes de somme.

Elles sont, ces douze femmes - plus ou moins - en colère, incarnées par une sacrée pléiade d'actrices, où l'on est heureux de retrouver, notamment, Océane Mozas et Marie-Armelle Deguy. Bénédicte Cerutti, dans le rôle d'Elizabeth, fait vibrer le désir de justice de cette femme avec une noblesse et un lyrisme magnifiques. Quant à Sally Poppy, elle a la chance d'avoir croisé la route de la jeune comédienne et chanteuse franco-libanaise Andréa El Azan, qui lui insuffle une rage et un esprit de rébellion proprement révolutionnaires.

C'est l'un des aspects les plus intéressants de la pièce de Kirkwood que de n'avoir fait de son héroïne principale, meurtrière ou supposée telle, ni un monstre ni une simple victime. Affreuse, sale et méchante, Sally Poppy l'est, indubitablement. Reste à savoir pourquoi, au fil du suspense qu'entretient le spectacle. Dans ce choix réside une bonne part de la réflexion de fond de cette grande pièce politique et cosmique, placée sous le sceau d'une comète invisible, en révolution permanente au sein de l'Univers.

**Fabienne Darge**